

Il ne se sentait pas seul de son espèce; d'autres avant lui, comme Freud, Gandhi ou le poète américain du XIX^e siècle Walt Whitman, avaient su voir et décrire cette sorte de vérité qu'il caractérisait d'évidente et pourtant cachée à la plupart des gens par un épais voile égotique substituant d'autres images, plus plaisantes, à celles que seuls les « mutants » perçoivent avec immédiateté.

Pendant les premières années de méditation, dans les années 1970 et 1980, ces explorations ont abouti à des révélations intérieures concernant sa propre existence, ses véritables motivations, le vrai sens de ses rêves et de ses actes. Cette période a donné lieu à *Récoltes et semailles*, *La Clef du yin et du yang*, puis *La Clef des songes*, ainsi qu'à une collection éparse de fragments et de poèmes et – comme à toutes les époques – à une abondante correspondance.

Pour s'exprimer, il avait recours à la poésie symbolique, quasi érotique, comme au raisonnement logique et serré. Dans un travail au titre ambitieux *Histoire de la Création*, écrit en 1992, on découvre une première partie intitulée « L'ère originelle, ou l'Amour et le Conflit », qui commence ainsi :

Aussi loin qu'elle regardait en arrière, toujours et à tout moment, il y avait eu l'Autre. Son regard était là, fasciné, la fouillant jusque dans les mouvements les plus déliés et les plus reculés de son âme, comme pour étreindre et pour prendre possession de ce qui pourtant, mystérieusement et inexorablement, toujours lui échappait. Même quand elle se donnait à lui, et même dans ces moments entre tous où toute réserve, toute prudence en elle s'était évanouie, effacées par cet élan d'amour se donnant tout entier – même en ces rares moments, le meilleur pourtant toujours lui échappait.

bien antérieur à ce texte, issu de *La Clef du yin et du yang* (1983-1985), il décrit sa première expérience, toute personnelle, de cette découverte, dans un passage qui garde toute sa pertinence aujourd'hui, à l'heure où la notion de genre suscite tant de débats :

C'était au mois de juillet 1976, au cours d'une courte liaison amoureuse avec une jeune femme, G., peut-être un brin plus « hommasse » dans ses façons d'être que les femmes que j'avais aimées précédemment. Le hasard (?) a voulu que les circonstances matérielles qui ont entouré ces amours étaient telles, que je me voyais placé dans un rôle typiquement « féminin ». Je faisais le ménage et préparais les repas du soir, en attendant que le conjoint rentre d'une longue et fatigante journée de travail : garder dans les collines un troupeau de cent cinquante chèvres, qu'elle devait de plus encore traire le soir. Il se

Laila Schneps

Si R & S garde une valeur à mes yeux, c'est à cause des quelques humbles actes de vérité que l'écriture m'a amenés à y faire (et d'un ou deux autres qui y sont évacués). Le constat sans fard de tels moments de vanité aveugle en moi, de tels moments où j'ai été ridicule, ou injuste, voire malhonnête au odieux. Tout le reste de R & S servait pour vanité, un règlement de comptes dans "le beau monde", un jeu d'artifice de philosophie "à l'enlèvement", s'il n'y avait sa.



© HES René Bouillot

HONNÊTE ET LUCIDE, Alexandre Grothendieck (ci-dessus, dans les années 1960) cherchait à l'être d'abord envers lui-même et son œuvre, comme le montre cet extrait d'une lettre à l'auteur.

Plus tard, et surtout après son retrait volontaire en 1991, il a étendu ses réflexions aux autres personnes et à la société tout entière, toujours à l'affût de l'évidence invisible, celle qui lui révélerait les ressorts véritables des comportements humains. Comme le mathématicien qu'il était, il cherchait le sens des choses dans la structure et ses écrits sont jonchés de diagrammes complexes reliant les aspects de l'âme humaine, les éléments, les symboles, les émotions. Ce qui frappe, dans l'ensemble de son travail, c'est qu'il n'a jamais cru à l'inanité des choses, à leur caractère aléatoire. Si la présence du Mal – avec une majuscule – le dérangeait au point de le pousser parfois à des accès de déraison, il n'a jamais cessé d'en chercher le sens, jusqu'à remonter aux origines de l'existence.

Pour Grothendieck, du moins à ce stade de sa réflexion, le Mal est la conséquence inexorable du conflit originel entre le masculin et le féminin. Non pas entre les hommes et les femmes, mais en chaque être, car chacun possède des traits aussi bien masculins que féminins, d'où une profonde fracture intérieure. Pour lui, de façon quasi biblique, ce conflit précède le langage, l'être humain, la vie sur Terre, faisant partie de la structure définissant l'Univers. L'attraction érotique entre le masculin et le féminin, et l'impossibilité pour l'un de jamais atteindre ou posséder entièrement l'autre, voilà pour Grothendieck la source profonde de toutes les souffrances. Il n'y a qu'une solution : que chacun parvienne à résoudre le conflit à l'intérieur de lui-même, et commence par en prendre conscience. Dans un passage

trouvait que ce rôle inhabituel d'épouse au logis m'allait comme un gant. La chose peut paraître minime – pourtant, ça a fait « tilt » alors. Le lien s'est fait en moi avec certaines pulsions et désirs dans ma vie amoureuse, s'exprimant alors et pour la première fois dans certains poèmes d'amour, où le vécu amoureux apparaît, sans ambiguïté aucune, comme « féminin ».

J'ai compris alors, sans réflexion ou « effort », sans velléité de réticence ou de gêne, que dans mon corps comme dans mes désirs, dans mes sentiments et dans mon esprit, j'étais femme, en même temps que j'étais homme – et qu'il n'y avait aucun conflit d'aucune sorte entre ces deux réalités profondes en mon être. En ces jours-là, la note dominante était féminine – et j'acceptais cette chose avec reconnaissance, dans un muet étonnement. Quand j'y pensais, il y avait en moi une joie silencieuse, très douce.

Il s'agit ici d'un moment de prise de conscience qui a ouvert la porte à des années de réflexion ultérieures. Plus les années passaient, plus les écrits de Grothendieck se concentraient autour de la seule question de « l'existence dans notre univers de souffrance, d'humiliations, de victimes ». Pourquoi tant de misère humaine ? D'une manière qui me semble unique au monde, il relie directement ce phénomène à l'aveuglement de la psyché humaine vis-à-vis des causes profondes de cette misère, dont la connaissance risque de faire déchoir une belle « image de soi » et déstabiliser ceux dont le Moi est construit sur cette image, les laissant en proie à des peurs innombrables. Pour tous les humains qui ne sont pas des mutants (mais heureusement, des mutants existent un peu partout), rien n'est d'une importance aussi primordiale que la protection de l'image de la moindre égratignure. « C'est surtout ça, Leila, » m'a-t-il écrit, « la "misère humaine" dont je parle, votre misère : cette impuissance-là à reconnaître en soi, ne serait-ce que le moindre bout de vanité, de ridicule, de mensonge. »

La vraie nature de l'horreur

Qui étudie la souffrance humaine au XX^e siècle ne peut ignorer la Shoah. Grothendieck aborde le sujet après un long périple personnel. Il semblerait que, s'il savait depuis des décennies que son père avait été déporté en 1942 à Auschwitz, où il a trouvé la mort, c'est seulement dans les dernières années de sa vie que cet événement a pris pour lui un sens intime, personnel. Peut-être est-ce le volume listant les convois des déportés de France, qu'un ami lui avait apporté, qui déclencha cet éveil. Ce volume contenait, parmi tant d'autres, le nom de son père, Sascha Schapiro (dit Tanaroff). Il a eu un fort impact sur Grothendieck, qui s'est mis à recopier, chaque jour, quelques-uns des noms de ces victimes de la déportation, pas tant pour les sauver de l'oubli que pour inscrire leurs souffrances dans sa chair, ou dans son âme. C'est à ce moment qu'il semble ressentir pour la première fois que le judaïsme – celui de son père ne semble pas l'avoir intéressé auparavant – recelait peut-être un véritable sens, un sens qui le concernait, lui. Dans une lettre à une ancienne amie, il écrit :

Sachez que pour moi [...] « être juif » ne m'a jamais posé problème, pas plus qu'être

allemand, ou (une fois « naturalisé ») français, après avoir été apatride une trentaine d'années durant. Par contre, j'ai appris l'existence d'un peuple juif, il y a moins d'un an. Et que mon destin est lié de près à celui de ce peuple, sur lequel j'ai des clefs, et des lumières...

Si la réalité des victimes de la Shoah l'a profondément frappé, les textes qu'il s'est mis à lire sur le sujet, en revanche, l'ont peu impressionné. Comme beaucoup de gens, des survivants de la Shoah en particulier, il trouvait que les écrits qui lui tombaient sous la main ne parvenaient absolument pas à communiquer la vraie nature de l'horreur, que le public non plus ne voulait pas vraiment savoir. Ainsi, il crache sur les œuvres destinées à « un grand public distingué, à présent grand consommateur de Shoah-et-tout-ça » :

Un « public Shoah », qui en demande et en redemande, né comme par enchantement dans la foulée du Mémorial. Public friand, nous voilà ! (merci, merci ! Militants de la Mémoire), après 40 ans d'indifférence honteuse au scandale et à la honte de la Shoah, et au scandale et à la honte, pires, de l'après-Shoah : l'impunité des « bourreaux nazis » et de leurs prête-main français, et (inséparable de celle-ci) le silence pudique de tous sur le sort des victimes. Comme on se cacherait, chut ! d'une maladie honteuse, la plus honteuse des maladies : avoir subi, humiliés, sans défense, mépris, violence, massacre – et à présent, le silence pudique...

Ce passage réunit à lui seul les traits les plus saillants de la pensée grothendieckienne : l'horreur, c'est mal, mais la capacité humaine – individuelle ou collective – d'accepter toutes les horreurs sans se livrer à une insurrection totale qui y mettrait fin une fois pour toutes est un mal encore bien pire. Cette pensée représente la conclusion logique de la vie ratée de son père, anarchiste militant qui avait consacré sa vie à changer le monde, et qui y croyait dur comme fer jusqu'à ce que l'impossibilité évidente de sa tentative ne le réduise au désespoir.

Peut-être, tout comme lui, Grothendieck a-t-il tenté l'impossible. Mais la tentative est d'une telle puissance et d'une telle justesse que nul ne peut y rester tout à fait indifférent après en avoir pris connaissance. Poésie, allégorie, érotisme, plaidoyers, correspondance, autobiographie – autant d'efforts désespérés pour communiquer les vérités qu'il voyait à un monde qui se fermait à lui –, c'est cela, l'héritage littéraire d'Alexandre Grothendieck. ■

■ L'AUTEURE



Leila SCHNEPS est directrice de recherche du CNRS à l'Institut de mathématiques de l'université Pierre-et-Marie-Curie, à Paris.

La misère humaine est l'impuissance à reconnaître en soi ne serait-ce que le moindre bout de mensonge

■ À ÉCOUTER

Une conférence donnée par Alexandre Grothendieck au CERN en 1972 sur le thème : « Allons-nous continuer la recherche scientifique ? » <http://bit.ly/2aDwl9T>.